

L'ancien ministre socialiste devenu chef d'entreprises, ici, à Sérignan-du-Comtat (Vaucluse), dans son verger d'amandiers, le 7 mars.

ÉCONOMIE

ARNAUD MONTEBOURG SA CROISADE « MADE IN FRANCE »

Amandes, miel, lithium, nucléaire... depuis plus d'une décennie, il défend la relocalisation. Une seconde nature chez ce bretteur infatigable.

Par Loïc Grasset / Photos Alvaro Canovas

« Ah ! Voilà que nous passons chez moi, au Creusot. Regardez-moi cette belle campagne. » Dans le TGV qui file à 215 km/h à travers le bocage bourguignon, Arnaud Montebourg sirote un jus de pomme, « français », tient-il à préciser. Comme si cela n'allait pas de soi. Verbe haut, phrasé impeccable, énergie d'un Krakatoa en éruption permanente, il a déjà sympathisé avec son voisin de train et avec le préposé aux boissons et collations, qu'il interroge sur l'origine contrôlée de ses salades de lentilles vertes, pickles de chou-fleur et butter-nut ou de ses chips cuites au chaudron. La relocalisation est une seconde nature chez lui. Inclassable, ce sacré zigou se définit comme un « enfant de la campagne et du monde rural », reconverti en chef d'entreprises – ou plutôt en agrégateur de PME – depuis ses adieux à la politique, en 2014, quand il a quitté le gouvernement Hollande et son poste de ministre de l'Économie, du

« Je suis là pour rendre possible l'inéluctable. Ramener des savoir-faire partis à l'étranger. À mon échelle, modeste »

Redressement productif et du Numérique. Beaucoup, dans leur vie d'après le maroquin, optent pour les fauteuils crapauds et les plafonds lambrissés des cabinets de fusion-acquisition ou vont cachetonner pour une structure émiratie ou saoudienne. Lui préfère arpenter les territoires, dès l'heure où blanchit la campagne dans la Vienne, l'Ille-et-Vilaine ou la Côte-d'Or, pour relancer des filières agroalimentaires françaises en déshérence. Les pieds dans le crottin et la foi du charbonnier dans tout ce qui fleure bon le bleu-blanc-rouge.

« Mine de rien, cette vie de "bouleverseur" dure depuis bientôt dix ans », s'amuse-t-il, un terme emprunté au québécois, qu'il préfère à l'anglicisme « game changer ». « Je suis là pour rendre possible l'inéluctable, ramener en France des savoir-faire partis à l'étranger. À mon échelle, modeste. Mais c'est en multipliant ces petits combats qu'on parvient à de belles, voire de grandes choses. » Illustration par l'exemple le lendemain,

dans le Vaucluse à Sérignan-du-Comtat, face au Ventoux, le phare de la Provence. Sous un ciel myosotis balayé par un doux zéphyr, Arnaud Montebourg regarde, en amouré, ses amandiers en fleurs. Il parle presque avec poésie en caressant du bout des doigts des fleurs blanches ou rosées pentamères qui, cet automne, donneront de belles amandes duveteuses. « La constance du jardinier », rigole-t-il en citant John Le Carré. Avec son associé et ami François Moulias, ancien publicitaire et homme d'affaires, il s'est piqué de redonner vie, dès 2018, à cette filière en créant la Compagnie des amandes, qui associe des arboriculteurs et des financiers.

« En 2014, quand j'étais au gouvernement, lors d'un voyage aux États-Unis, j'ai découvert avec stupeur que 80 % des amandes étaient produites en Californie, en plein désert, en pompant la nappe phréatique jusqu'à 800 mètres. Et en utilisant des bactéricides, de la fumigation », raconte Arnaud Montebourg. Et tout cela alors que l'amandier est un arbre endémique en Provence dont, au fil des ans, l'exploitation agricole a





été abandonnée. Pour ramener l'amande à la maison, il opte pour un modèle original. Pas d'achat de terres (« Nous ne sommes pas des fonds de pension chinois ou américains »), mais le travail de vergers dont il finance l'ensemble des charges d'exploitation en attendant la maturité des arbres (trois ans au minimum). Il s'occupe ensuite de transformer et de vendre la production. Son système de financement a plusieurs niveaux : il commercialise les amandes, et vend des crédits carbone à des entreprises grâce à la plantation d'arbres. Sa production démarre avec 18 tonnes récoltées l'été dernier, pour 250 000 euros de chiffre d'affaires. Mais il vise un développement rapide : 3 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2024, puis 5 millions en 2026, en passant de 210 hectares aujourd'hui à 800 hectares l'année prochaine. On reste loin de la taille des exploitations américaines, mais le cercle vertueux est enclenché.

« Les premiers agriculteurs que j'ai rencontrés me disaient : "Monsieur Montebourg, y a un loup. C'est trop beau pour être honnête", poursuit l'ancien ministre. Mais ils se

sont rendu compte que ce modèle agroécologique tenait la route. » Le directeur général, François Moulias, ajoute : « De notre côté, nous avons levé 16 millions d'euros pour lancer la machine, mais aussi pour construire une casserie, à Signes dans le Var, à savoir une usine de transformation des fruits. C'est toute une filière qui est reconstituée. »

Arnaud Montebourg ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. Il vient de faire réaliser une étude sur les dix produits alimentaires les plus consommés en France (chips, tomates, pâtes chocolatées, etc.). « Sur ces produits de base, le déficit commercial atteint 6 milliards d'euros ! C'est hallucinant. Nous importons 65 % de nos fruits et légumes. Et il y a bien d'autres aberrations. Nous vendons, par exemple, des tomates ou des pommes de terre à foison à l'étranger, mais importons des sauces tomates ou des chips. Nous sommes le pays le plus désindustrialisé d'Europe, notre déficit extérieur continue de s'aggraver alors que ceux de tous les autres pays, même ceux de la Grèce ou de la Roumanie, s'améliorent. Il faut que cela change. »

Pour l'alimentaire, où il a débuté ses aventures entrepreneuriales avec le miel, Arnaud Montebourg a d'autres projets dans sa besace : rapatrier des filières, comme celles de la noisette ou de la framboise. Mais ses appétences ne se circonscrivent pas à la seule agriculture. Sa structure « Made in France » chapeaute onze entreprises dans lesquelles il a investi, qu'il soutient et codirige : des glaces fermières et bio (La Mémère) ou encore la Ferromobile. L'idée : 5 700 kilomètres de voies ferrées sont inexploitées en France, où se déplacer dans les campagnes

s'assimile souvent à une mission impossible. Partant de ce postulat, Ferromobile, qui a dans son capital Adecco, met sur rail des véhicules de série (des Peugeot e-traveler au début) pour les transformer en métro automatique à la demande... et faire renaître des dessertes oubliées. Région pilote : l'Aquitaine. Parfois, l'impétueux entrepreneur se fourvoie. Ainsi lorsqu'il a racheté, en 2023, la maison de ventes aux enchères Pierre Bergé, vite revendue au bout de six mois. « Une erreur, pas un univers fait pour moi », concède-t-il.

Parmi ses nouvelles marottes, le nucléaire et le lithium. « On a monté l'entreprise Lithium de France qui va extraire ce métal dans les eaux géothermales en profondeur », assure-t-il. Une expérimentation est en cours en Alsace, et les résultats sont très prometteurs. L'ambition : arriver, dans les trente années à venir, à l'autosuffisance pour ces métaux indispensables aux

batteries électriques. Autre entreprise dans le giron d'Arnaud Montebourg, Alfeor, qui rachète et fédère de petits équipementiers dans l'univers du nucléaire. « Des PME qui ont un savoir-faire unique et stratégique, dont nous avons besoin pour redevenir le leader mondial du nucléaire. » L'idée est d'unifier cette sous-traitance, comme cela se fait dans l'automobile : chaudronnerie, forge, fonderie, robinetterie. Partout, Arnaud Montebourg s'entoure d'équipes dédiées et de spécialistes. Lui se contente de faire ce qu'il maîtrise le mieux : aiguillon en chef. Motiver, activer ses réseaux, lever des capitaux comme avec le family office Otium Capital pour Alfeor. Et la politique, dans tout cela, fini ? Promis, juré, craché. Il lui préfère, de loin, la clé des champs. ■

Il s'entoure de spécialistes. Lui se contente de faire ce qu'il maîtrise le mieux : aiguillon en chef

Avec son associé, François Moulias (à dr.), avec qui il a cofondé la Compagnie des amandes.

